

Elle savait la rudesse de la vie...

Autor(en): **Z'Graggen, Yvette**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **82 (1994)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-286887>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Elle savait la rudesse de la vie...

Yvette Z'Graggen

sèche, craque, les jointures enflent, se distordent. Pourtant, elle œuvre toujours cette main. Si la beauté s'est enfuie, elle a gagné en habileté. Elle a appris tant de choses qu'elle semble vivre pour elle-même. Elle vaque encore et encore, jamais lasse, semble-t-il. Ses gestes sont devenus rituels, précis. Elle les effectue avec légèreté, de façon simple et naturelle.

Belle main de femme qui a traversé toute une vie, tu es porteuse de chaleur, tu es pétrie de travaux et aussi de tendresse. L'histoire des peuples est inscrite dans ta paume.

Quand elle saigne, c'est que la lutte est trop dure. Quand elle est parfumée, c'est que la vie est facile. Lorsque, enfin, tu t'abandonnes sur un genou tu ne retrouves pas l'innocence de tes premiers éveils, mais tu montres tout le labeur, toute l'abnégation qui ont conduit ton existence. Il me vient alors l'envie de poser mes lèvres sur toi pour te dire simplement: merci!

Les photos présentées dans ce dossier ont été prises en 1993 dans un camp de Bosnie. Elles nous ont été gracieusement offertes par leur auteur, Mark French.

Comment le soutenir, ce regard? La douleur qu'on peut y lire vient de si loin. Elle ne date pas seulement de cette guerre-ci, des massacres de ces dernières années, de l'exode, des atrocités que nous connaissons, nous, à travers les récits qu'on nous en fait. Non, non, elle est bien plus ancienne, la douleur de cette femme qui nous regarde, qui nous interroge avec une intensité difficile à supporter. Il y a eu l'autre guerre, les autres envahisseurs, les autres massacreurs, les autres violeurs, les autres tortionnaires... Elle avait quel âge, à cette époque? Vingt ans, peut-être moins. Déjà, j'en suis sûre, déjà à cet âge-là, l'âge, dit-on, de l'insouciance, des premières amours, des projets, déjà elle savait la rudesse de la vie. Mais pas encore l'horreur. Et quand l'horreur est arrivée, elle avait un regard différent. Un regard étonné, presque incrédule: Comment est-ce possible? Elle était belle, ses mains étaient encore petites et fines, même si elles avaient déjà beaucoup travaillé. Quand elle les posait sur ses genoux, ce n'était pas avec cette résignation de maintenant, elles attendaient encore, ses mains, elles attendaient un

homme, des enfants à caresser. Sous Tito, comment était la vie? La douleur s'était-elle retirée, adoucie? Nous n'en savions rien, ne voulions pas le savoir. Il y avait du soleil, dans ce pays au communisme «allégé», de belles plages, on y passait des vacances, on ne se posait pas beaucoup de questions sur les gens – un peu sauvages, disait-on, pas très accueillants. Peut-être qu'elle était là, la douleur, à deux pas de nous, discrète pour ne pas gâcher notre plaisir. Ce n'est pas la première fois que je pense au destin tragique des femmes de ma génération, à travers l'Europe, toutes nationalités confondues, car la mort, les ruines, le désespoir ne connaissent pas de frontières, ne connaissent ni vaincus ni vainqueurs. Et comme à 20 ans je me demande quel hasard m'a fait naître, moi, ici plutôt qu'ailleurs, ici dans ce pays épargné, tranquille, à l'abri des grandes tourmentes.

Je ne trouve pas de réponse.

Et c'est pourquoi, dans le regard de cette femme bosniaque, je crois apercevoir, en même temps que la douleur, une sorte de reproche qui m'atteint au plus profond de moi-même.

